

« Je décide de rentrer au phare. J'aimerais noter les informations que j'ai trouvées aujourd'hui. Les conserver, les sortir de ma tête. Un sentiment d'urgence prend forme doucement à l'intérieur de moi. Je sais à quel point ma mémoire est faillible. Les données que je collecte, que je recoupe, que je traite, seront plus en sécurité à l'extérieur de moi, hors de mon cerveau incertain, fragile. J'aimerais parler, mais je ne connais personne ici. J'aimerais partager, mais le temps semble me presser. J'aimerais gribouiller. »



ISBN C-L3MNC3-D

7 €

Lean Keeper

LE PHARE



Les Éditions de Fresnel

LEAN KEEPER

LE PHARE



LES ÉDITIONS DE FRESNEL

LE PHARE

LEAN KEEPER

LE PHARE



LES ÉDITIONS DE FRESNEL

Édité avec le concours
de l'École Supérieure d'Art et Communication de Cambrai,
sous la tutelle pédagogique du ministère de la Culture

© 2021 par LES ÉDITIONS DE FRESNEL
Beachy Head Road, BN20 0AE, Royaume-Uni

En application de la loi du 1 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditrice
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN C-L3MNC3-D

2015. Le sol penche. De 5° vers la gauche, puis il revient à l'horizontale. De 5° vers la droite, et à l'horizontal de nouveau.

Je suis allongé sur le sol, je laisse mon corps glisser doucement sur le plancher au fil de ce balancement. Je me retrouve en bas de l'escalier, qui longe le mur sur plusieurs étages avant d'arriver tout en haut, au niveau de la lanterne. Je suis le gardien d'un phare en mouvement.

*

1999. Lors d'une promenade le long du cap rocheux, j'approche Belle Tout¹. Belle Tout est un phare, et d'aussi loin que je me souviens, je l'ai toujours uniquement observé de loin. Il a cessé de fonctionner en 1902, pour être remplacé par un autre phare, mieux placé. Il a abandonné sa fonction pour ne devenir qu'une construction laissée là en souvenir. Demain, Belle Tout cessera également d'être un souvenir². Demain, il cessera d'être un monument. Demain, pendant plusieurs heures, des ingénieurs accompagneront le phare, sur une vingtaine de mètres,

1. James Walker, *Belle Tout Lighthouse*, 1832, Beachy Head, Manche, Angleterre.

2. Saint Culliban and Bucks Architects, « Moving a 19th Century lighthouse, South Downs, England », *SCABAL* [en ligne], publié le 23 mars 2017.

pour l'éloigner du bord du cap crayeux en érosion, qui menace le bâtiment de s'effondrer avec lui d'ici les prochains mois. Ses fondations seront déterrées, et on emportera le tout un peu plus loin, pour le protéger. Depuis toutes ces années d'abandon, je me demande si la porte du phare est condamnée. Je m'en approche, sans espoir, brassant en pensées toutes sortes de réflexions sur l'ambition des chantiers modernes, et l'idée curieuse de déplacer un lieu. Je me demande d'ici combien de temps l'emplacement de Belle Tout sera modifié sur les cartes et les guides touristiques des environs. Je note également, en levant les yeux, l'absence de barrières de sûreté aux abords du cap, très exposé aux vents.

Je pose ma main sur la poignée. Le phare déménage demain, et sa porte n'est pas fermée. J'entre.

*

2080. Je frappe à la porte, et sans attendre, entre dans un hall aux allures délaissées. Il m'est presque impossible de voir les murs de la pièce, encombrée d'étagères qui montent de toutes parts jusqu'au plafond bas. Chaque compartiment, chaque étage, semble avoir été soigneusement étiqueté, bien que la moitié des inscriptions soient effacées. Une des planches de l'étagère à ma droite est encombrée de néons aux verres brisés.

Certains compartiments sont aveugles, leur contenu se dérobe à mon regard, derrière un voile de toiles d'araignées empoussiérées. Je tourne sur moi-même, des morceaux de bois et de verre crissent sous mes chaussures.

*

1999. Le sol penche. Mon corps glisse sur le sol et ne rencontre aucun obstacle. Je me réveille lorsque mon dos heurte le mur Ouest de Belle Tout. Le phare est en mouvement. Je crois que je me suis endormi, et que je suis maintenant enfermé. Je me hisse sur mes jambes. C'est aujourd'hui que le phare se déplace. C'est seulement maintenant que je réalise l'impossibilité de la situation. Hier, je n'ai remarqué aucune installation autour du phare. Pas de rails, pas de vérins hydrauliques, les fondations du phare semblaient encore bien enfoncées dans le sol de craie. Pas d'équipe en train de préparer le terrain.

Comment le phare bouge-t-il ?

Le sol penche, de l'autre côté. Je titube vers la porte en m'appêtant mentalement à faire face à une, deux, cinq, dix têtes d'ingénieurs, bouche bée, interrompus dans leurs travaux par mon apparition imprévue.

La porte ne s'ouvre pas.

Les fenêtres sont trop hautes pour que je puisse voir quoique ce soit à l'extérieur.

Le sol, suspendu un instant à l'horizontale, bascule à nouveau. Je tombe.

*

Je me rends rapidement compte que la seule solution est d'attendre que le phare termine sa course. Peut-être est-il déjà en mouvement depuis plusieurs heures. Peut-être n'en est-il qu'au début.

Je sortirai lorsqu'il sera stabilisé, enraciné, sur son nouveau terrain, à quelques vingt mètres de la falaise. La journée passe. La lumière décline. Le phare ne s'arrête pas.

*

2080. Une sorte de porche asymétrique attire mon regard. Mes pieds décident avant mon cerveau. Je passe sous le porche, et entre dans une pièce circulaire.

Des cendres, au centre de la pièce, sont encerclées de roches fracturées. Comme je le comprendrai un peu plus tard, il s'agit des restes d'une sculpture en bois (incendiée), entourée des fragments d'une fontaine en pierre (détruite³).

*

2000. Nous sommes à Alba Iulia, Roumanie. Nous : Belle Tout et moi. Le phare vient de trébucher. En tous cas, c'est ce que j'imagine. Le phare n'a jamais été en mouvement autrement qu'avec moi à l'intérieur, au rez-de-chaussée, incapable de voir les mécanismes qui lui permettraient de se déplacer. J'étais assis dans le hall, et j'ai senti une secousse, puis un arrêt. J'en déduis que Belle Tout a trébuché. Je sors au grand jour et repère rapidement un bloc de béton, que je charge instinctivement

3. Simon Soubieux, « La fontaine de la place du palais de justice de Nice détruite pour améliorer la circulation », *France Bleu* [en ligne], publié le 20 janvier 2021.

dans mon sac pour l'amener à l'intérieur. Je penche la tête en passant la porte après le hall, pour éviter de me cogner au tout nouveau plafond bas. Pendant mes quelques mois d'occupation du phare, j'avais construit un étage. Je pense que l'étage existait déjà bien avant que le phare ne soit mis hors fonctionnement, mais qu'il avait été détruit entre temps. Je l'ai donc fait réapparaître, à grand renfort de poutres, de planches et de temps.

Je monte les escaliers, et décharge le bloc de béton sur le rebord d'une des fenêtres de l'étage, dans l'attente de la suite des événements. Belle Tout n'a probablement pas trébuché par hasard.

Je retourne au rez-de-chaussée, laissant mon gros caillou perché à l'étage.

Le sol se remet à pencher.

*

2080. Il y a quelque chose d'étrange dans la façon dont fonctionne cet espace. Une sorte de vertige me prend en tournant autour des restes du feu. J'ai la sensation que la pièce se détend sous mes yeux, que les murs s'éloignent de moi. Mes yeux s'arrêtent sur une valise lacérée⁴, posée sur une chaise, et mon équilibre revient. Je suis incapable de déterminer si l'espace s'est réellement dilaté ou non. Un reflet se manifeste dans la valise.

4. Michael Hermesh, *The Baggage Handler*, 2004, métal, plâtre, époxy, dimensions inconnues, Red Rooster Winery, Penticton, Canada. Anonyme, « The Removal of "Frank" The Baggage Handler », *TheBaggageHandler.com* [en ligne], n.d.

Il s'agit d'un bocal en verre, comme je le constate en passant ma main dans la fente du cuir rouge. Encore des cendres ? Elles semblent agglomérées en galettes, au moyen d'une recette que je ne saisis pas.

Il s'agit de cookies, de cookies de cendres. Ça me rappelle quelque chose.

*

2000. Le phare a remonté tout le *Bulevardul Transilvaniei*, depuis la *Catedrala Încoronării*, a suivi la rue qui virait légèrement à gauche, puis tout droit. Le bloc de béton a dirigé Belle Tout avec un sens de l'orientation pour le moins étonnant de la part d'un agglomérat de ciment et d'eau.

Lorsque je sens la secousse finale du trajet, je remonte à l'étage récupérer le roc.

C'est ici que le travail commence. Avec le temps, j'ai fini par réussir à interpréter les déplacements et les signes de Belle Tout. Aujourd'hui, j'ai l'intuition que le phare me demande de me pencher sur l'histoire de ce bloc. Je sors du phare et j'observe immédiatement deux bâtiments, plus longs que hauts, d'une couleur fort similaire à mon bloc de béton.

Je me dirige d'un pas ferme vers le premier des deux bâtiments qui m'intéresse. Je commence à en faire le tour, pour appréhender ses proportions, chercher des indices. Dix minutes plus tard, je me dirige vers le second immeuble pour renouveler mon inspection. L'évidence s'impose rapidement : ce sont exactement les mêmes.

Ou plutôt, ce sont exactement le même. Plusieurs portes d'entrée sont aménagées le long de ces deux blocs d'architecture brutaliste. Le long du premier : A2a, A2b, A2c. Le long du second : A2d, A2e, A2f. Les deux bâtisses partagent un seul nom.

À côté de la porte A2d, je repère en encadrement de fenêtre dont le coin inférieur gauche a été ostensiblement colmaté avec un enduit rose terne. Il ne correspond pas à la forme de mon morceau de béton, mais il me pousse à chercher d'autres apparitions de l'enduit. J'en note plusieurs, et je finis par trouver celui qui m'intéresse, une forme très irrégulière qui correspond parfaitement à la silhouette de mon bloc.

Cet enduit signifie que le bloc n'a désormais plus sa place dans cet immeuble. Il a été remplacé. Le bloc va repartir avec nous. Je lui trouverai une belle place sur un socle ou une étagère. Mais je ne pense pas que ceci soit la raison de son irruption dans notre voyage.

Un panneau attire mon attention près de la porte A2e, une sorte de plaque commémorative, ou un support informatif titré « Eugène Iordăschescu ».

*

2080. Il y a une dizaine d'année, j'ai rencontré cette conservatrice. Elle était fascinée par l'histoire de la destruction représentée dans l'art, et l'histoire de la destruction en tant qu'acte artistique.

Elle avait mené une étude historique sur les gestes destructeurs de peintres envers leur propre travail. Bacon,

*Georgia O'Keefe, Picasso... Il y en avait un autre...
L'auteur du « Cremation Project ». Ces peintres iconoclastes sont si nombreux.*

Est-ce possible ? Ces cookies... Sont-ils des restes des tableaux du projet d'incinération de cet artiste ?

Jamais je n'oserai ouvrir cette jarre. Quelle réponse cela pourrait-il m'apporter d'ailleurs ? La confirmation qu'il s'agit bien de cendres et non de roches ?

Cet endroit est vraiment curieux.

*Tout est poussiéreux (quand tout n'est pas poussière).
Les objets reconnaissables semblent endommagés, fragmentaires, sans attache, comme arrachés à leur lieu d'origine pour être entassés là, sans histoire.*

*Pourtant ils forment un ensemble complet. Chaque fragment est d'ailleurs une entité complète. Objets précieux.
Fiers. Fétiches.*

On dirait presque un cimetière.

*

2000. J'ai laissé le phare sur place, à l'extrémité du *bulvardul*. J'ai besoin d'un peu d'air, de sentir le sol fixe sous mes pieds pendant que je marche. De plus, le nom de Iordăschescu ne me semble pas inconnu. Je décide de me rendre à la bibliothèque Batthyaneum, pour y mener quelques recherches documentaires.

Dans un anglais rudimentaire, je m'entretiens avec le réceptionniste, qui m'indique le chemin vers le troisième et dernier étage du bâtiment. Au sommet de mon

escalade, je me retrouve directement, sans même passer de porte, face à des dizaines de travées formées d'étagères en métal. Des piles de papier sont posées ça et là au-dessus des étagères sombres, indices du manque de place commençant à se faire ressentir.

Les archives. Je prends une grande inspiration.

Au bout de vingt minutes passées à chercher des yeux le nom repéré sur le panneau du bloc A2, je capte enfin une série de lettres qui se démarque sur une étiquette. I O R D... J'ouvre le tiroir correspondant, sélectionne quelques dossiers d'homonymes avec l'espoir que le bon Iordăschescu se cache parmi eux. Après avoir renseigné la côte des documents que j'allais consulter sur un registre, je m'assois près d'une fenêtre et dispose mes dossiers sur la table en aluminium en face de moi.

Ma méthode de travail est imprécise. J'ai déjà reconstitué quelques histoires de certains des objets atterrés au phare, sans jamais, pour l'instant, avoir trouvé de réelle méthodologie à appliquer systématiquement. Cette fois-ci, je décide d'ouvrir plusieurs chemises à la fois afin de pouvoir comparer rapidement, d'un coup d'œil, le contenu de chacune d'elle, et me diriger vers les informations, les mots, les images qui m'attireront le plus. Une manière de laisser une place à mon instinct dans le processus de recherche.

À ma grande surprise, je constate que les dossiers, pourtant bien libellés avec le nom des individus, ne restituent pas vraiment d'informations sur la civilité de ces personnes. Je ne repère aucun acte de naissance ou de décès, aucune copie de livret de famille. La façon dont sont

constitués ces dossiers est complètement irréaliste et non conventionnelle, mais m’amuse beaucoup. Elle intrigue mon cerveau de chercheur amateur. Je trouve quelques copies de diplôme, par-ci, par-là, mais les chemises sont surtout remplies de brochures, d’articles découpés, et... De plans ? Un des dossiers est saturé de plans architecturaux. À cette vue, mon instinct me pousse à ranger tous les papiers déjà accumulés devant moi, refermer quelques rabats, et me concentrer sur cette pochette.

Sous mes yeux, des schémas, des calculs, des ébauches annotées en alphabet roumain se succèdent. Quelques photographies en noir et blanc me permettent de déduire que la plupart des projets dont je vois les plans ont été menés à terme : une église montée sur rails, un tout petit bâtiment à l’usage indéterminé soulevé par une grue.

Au verso d’une feuille d’équations et de calculs, je trouve une ébauche de lettre, probablement écrite de la main de Iordăschescu. La lettre est adressée au « Cabinet du Président ».

L’évidence. Quelle est la date de ce document ? 1978. Je commence à deviner les circonstances de l’histoire du bloc A2.

Dans les années 1980, le paysage architectural roumain a été brutalement modifié par la folie de Nicolae Ceaușescu, qui, du jour au lendemain, a décidé de visuellement égaliser son pays et ses villes. En l’espace d’une dizaine d’années, un souffle destructeur a fait tabula rasa des églises dans les villes, des fermes dans les villages, des marchés dans les campagnes, au profit de tours de logement uniformisées et collectives, et au détriment des

besoins particuliers des citoyens selon leur lieu de vie. La notion de quartier ou monument historique est devenue une billevesée, excepté pour quelques personnes, Quelques *angeli de la tabula rasa*⁵, qui ont réussi à œuvrer, à leur échelle, pour la sauvegarde de quelques bâtiments, quelques témoins d'une époque désormais rasée de la carte.

Parmi elles et eux, Eugène Iordăschescu.

*

Inginerul Raiului⁶. L'autre nom d'Eugène Iordăschescu. D'après le dossier que je parcourt, l'ingénieur en construction avait une trentaine de translations à son palmarès, toutes réalisées pour sauver des bâtiments à valeur historique de la systématisation socialiste. Cette barre d'immeuble autour de laquelle j'ai marché tout à l'heure, pourtant, n'avait pas particulièrement de valeur d'ancienneté, d'authenticité ou d'historicité⁷. Je continue à fouiller, jusqu'à tomber sur une fiche de budget prévisionnel, avec pour en-tête « *translatate blocului A2* ». En le déchiffrant rapidement, je comprends que le Bloc A2 est entré dans la ligne de mire d'Eugène Iordăschescu pour des raisons purement pécuniaires. Il était tout bonnement moins cher de couper le bâtiment

5. Anonyme, « Florence célèbre ses "Anges de la boue" 50 ans après son inondation historique », *France Info culture* [en ligne], publié le 02 novembre 2016.

6. « L'Ingénieur du Ciel » (traduit du roumain).

7. Au regard des arguments usuels avancés en faveur de la conservation des monuments. Nathalie Heinich, *La fabrique du patrimoine, de la cathédrale à la petite cuillère*, Paris : éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009.

et d'en déplacer les deux parties résultantes que de le détruire. Les plans me montrent que les deux parties ont été poussées de part et d'autre de l'avenue sur laquelle il s'érigait, pour dégager la vue sur une cathédrale au fond du paysage urbain. Un gros-titre m'indique également que l'intégralité des opérations s'est déroulée avec les habitants encore à l'intérieur des logements, ce qui a donné une certaine notoriété à l'évènement.

Malgré tout, A2 n'a pas apprécié ces opérations. Touché dans sa fierté d'immeuble enraciné et immobile, son histoire est venue à nous sous la forme de ce morceau de béton, pour partir définitivement en voyage.

Une interrogation commence à naître en moi. Je suis toujours parti du principe que le phare, depuis qu'il s'était mis en route, avait commencé à manifester sa propre volonté, se déplaçait vers son but propre, était parti à la rencontre des objets qui piquaient sa curiosité personnelle et singulière. Peut-être n'est-ce pas aussi unidirectionnel que cela. Peut-être suis-je le facilitateur d'un dialogue d'égal à égal entre un Belle Tout déraciné et des objets fragmentés, oubliés, touchés dans leur intégrité, qui viennent à notre rencontre au lieu d'attendre que nous venions à la leur. Des objets qui cherchent à retrouver une certaine dignité en ne se laissant pas tomber dans l'oubli.

Je décide de rentrer au phare. J'aimerais noter les informations que j'ai trouvées aujourd'hui. Les conserver, les sortir de ma tête. Un sentiment d'urgence prend forme doucement à l'intérieur de moi. Je sais à quel point ma mémoire est faillible. Les données que je collecte, que je

recoupe, que je traite, seront plus en sécurité à l'extérieur de moi, hors de mon cerveau incertain, fragile. J'aimerais parler, mais je ne connais personne ici. J'aimerais partager, mais le temps semble me presser. J'aimerais gribouiller. Je me demande si il y a du matériel au phare pour dessiner. Je peux monter au poste de contrôle. De souvenir, je trouverai papiers et crayons là-bas.

J'accède au poste de la lanterne depuis le premier étage grâce à une échelle en corde. Dans le tiroir d'un petit bureau posé en face d'une fenêtre, je trouve effectivement papiers, crayons, supports et pinces à dessin, fil de reliure, agrafes. Je prends le tout, dans l'idée que tout me servira peut-être plus tard.

Le morceau de béton m'attend à l'étage juste en bas ; je le pose sur une table en face de la fenêtre et commence à le dessiner dans la lumière déclinante du jour. Je ne suis pas un adepte du dessin d'observation pur. Je préfère révéler les aspérités, les parts d'ombre et de lumière des objets, leur essence plutôt que leur apparence. Entre les hachures, je m'interromps parfois compulsivement pour noter aux bords de la page des bribes d'informations que j'ai déterré sur son histoire. Je ne suis pas bon conteur d'histoires. Je les restitue par fragments, par mots-clés, à la volée, sur la page. Je raconte une atmosphère plutôt qu'une succession d'évènements. Je raconte des fantômes et des ombres plutôt qu'essayer d'atteindre et représenter une réalité illusoire. J'ai l'espoir que ces traits suffiront pour raviver ma propre mémoire quand le besoin s'en fera ressentir. Si ce n'est pas le cas, cela suffira sûrement pour attiser la curiosité et amorcer l'imagination de quelqu'un d'autre que moi.

2000. Mai. Nous sommes toujours à Alba Iulia, depuis une semaine. Je ne sais pas ce que nous attendons. J'ai largement fait le tour du bloc de béton avec mes crayons. Ainsi que le tour des autres objets. La souche d'orme que nous avons trouvé à Québec. Les tubes néons de couleur que nous avons récupérés à New York. J'ai déroulé sur quelques pages ce que je savais de ces objets, comment nous les avons trouvés. Comment le fragment de béton avait mené le phare au Bloc A2, comment cela m'avait mené à la bibliothèque. J'ai retranscrit, avec mes codes, le travail d'équipe que je construis avec Belle Tout depuis son départ de la falaise, il y a quelques mois.

J'ai trouvé une place au bloc de béton, à l'étage, sur une petite table en bois qui était déjà là bien avant que le Belle Tout ne commence à marcher.

C'est la première fois que le phare reste aussi longtemps dans une même ville. J'ai un peu peur qu'il s'enracine à nouveau.

Je me lève de ma chaise et sors du phare pour me retrouver au soleil. Je décide de me promener en ville à nouveau.

Une chance, tout de même, que mes connaissances sur le régime socialiste de Roumanie aient été assez solides pour comprendre rapidement l'histoire du Bloc A2, et me permettre de déduire autant de données à partir d'un bloc de béton et de quelques coupures de presse sur un ingénieur aux dix homonymes.

Alors que je me perds dans ces pensées, je me perds également dans les rues. Devant une librairie, je me sens soudain attiré par le rayon historique. Un peu de lecture ne me ferait pas de mal. Je ralentis ma marche et pousse la porte de la boutique. Mes pas sont feutrés sur la moquette qui recouvre le sol. Je commence par regarder les livres disposés en têtes de gondole, mais j'ai toujours préféré me perdre dans les rayonnages et dénicher des livres cachés depuis trop longtemps. Après une dizaine de minutes, je tombe sur un ouvrage titré *Mobile churches*, d'Anton Roland Laub⁸. Mes yeux s'écarquillent d'intérêt. Églises mobiles. Bien sûr. Il doit y avoir l'histoire d'autres bâtiments déplacés par Eugène Iordăschescu là-dedans. Et si Belle Tout n'en avait tout simplement pas encore eu connaissance ? Est-ce que ces histoires l'intéresseraient ? Est-ce à mon tour d'apporter l'étincelle, l'impulsion qui nous fera avancer ? J'achète le livre, qui s'avère être un recueil photographique et documentaire, révélant en images le parcours d'une dizaine d'églises. Je marche sans lever le regard des pages imprimées. L'auteur révèle toute la fragilité des bâtiments, leur timidité parfois, leurs contraintes.

Quand je rentre au phare, je pose le livre sur ma table de travail, où sont accumulées une dizaine de feuilles volantes remplies de dessin. Je n'ai jamais aimé dessiner dans des carnets reliés.

Le phare se met en branle.

8. Anton Roland Laub, *Mobile Churches*, Heidelberg : éditions Kehrer Verlag, 2017.

2080. Cela fait quelques mois que j'ai poussé la porte du phare pour la première fois. L'endroit m'est désormais familier, même si je ne comprends toujours pas la nature et l'origine de tous les objets présents. Je connais les trois étages du phare par cœur. J'ai fait la connaissance de chaque objet, intégré leur présence. Je n'ai jamais changé une pièce de place, ni essayé de dépoussiérer une quelconque surface. Je pourrais me déplacer les yeux fermés dans ce lieu, si je n'avais pas le vertige dans les escaliers.

Aujourd'hui, je me suis justement mis en tête d'atteindre le seul endroit qui m'intimide encore dans ce bâtiment. Je veux essayer d'atteindre l'étage de la lanterne.

Je me trouve actuellement sous la trappe menant à cet étage. J'ai dû apporter ma propre échelle. Curieusement, je n'ai jamais croisé ni échelle ni corde parmi les centaines d'objets accumulés ici. Je me demande si le collectionneur (c'est comme cela que j'ai décidé de baptiser le précédent propriétaire, qui n'était de toute évidence pas qu'un simple gardien) s'est jamais intéressé à ce dernier étage.

Après la montée laborieuse des escaliers, mon attention toute portée sur mon fardeau, pour éviter qu'il ne heurte un objet, le placement de mon échelle se révèle aisé. Je respire et commence à grimper lentement vers la trappe, scellée par un cadenas rongé par la rouille. J'attrape d'une main, dans ma sacoche, la pince que j'ai pensé à prendre avec moi. Mes cheveux effleurent le plafond. J'essaie de ne pas considérer la hauteur à laquelle je me trouve quand je lâche l'échelle pour briser le cadenas à l'aide de mes deux mains.

Face à l'installation, je ne peux être qu'impressionné. Comme tous les phares construits après 1821, la lampe est enfermée dans un système de lentille de Fresnel⁹, qui permet de renvoyer les rayons de lumière émis vers le haut et le bas vers l'horizon. La fragilité apparente du verre de la lentille m'effraie un peu, comme si je m'attendais à ce qu'un coup de vent déséquilibre le système, et que la lanterne s'effondre devant moi. Une dizaine de minutes s'écoule avant que je ne pense à regarder autour de moi. J'ai une vue de choix sur la mer, peu agitée aujourd'hui. Au loin, deux bateaux, que je n'arrive pas à nommer, se croisent. Je crois que l'un des deux est un bateau de pêche. Je me tourne à nouveau vers la lentille, et visualise en pensées le puissant rayon lumineux et son rythme de rotation.

Visualisation ironique, compte tenu de l'obscurité caractéristique de l'intérieur de la tour. Il est vrai que l'atmosphère du phare est peu accueillante. Je n'ai jamais vraiment pensé à apporter de lampe pour me guider à travers les objets accumulés. Avec le recul, cela ne m'a bien sûr pas facilité la tâche d'identification des choses, mais cela ne m'a pas empêché de me familiariser avec.

Le temps semble suspendu dans ce lieu d'histoires perdues. Je me surprends encore régulièrement à regarder, à travers les rares rais de lumière des fenêtres, la poussière tomber sur les étagères, pendant des dizaines de minutes, comme si il ne s'était écoulé qu'un battement de cil.

9. « La lumière émise par la lampe à l'horizontale est concentrée et la lumière émise en haut et en bas est rabattue vers l'horizon par des miroirs. Le système est installé le 20 juillet 1823 au phare de Cordouan. Les marins sont enthousiastes et, fort de ce succès, un programme général d'éclairage des côtes françaises est lancé. » Anonyme, « Phare », *Wikipédia* [en ligne], publié le 15 juin 2004.

C'est ce qu'il m'arrive à l'instant. Plongé dans ma réflexion, bornée sur la curiosité de cet endroit, sans jamais réussir à aller plus loin, découvrir une clé, un élément pour avancer. Je ne sais tout à coup plus l'heure de la journée.

J'entame laborieusement la redescente de cet étage, en passant par l'échelle. Je me sens aveuglé, mes yeux refusent de s'adapter à la luminosité ambiante. Confiant dans ma connaissance du lieu, je m'élance tout de même à travers la pièce. Évidemment, j'ai surestimé mes capacités. Mon coude heurte une sculpture en plâtre, qui tombe et se brise contre le plancher.

*

2002. Je suis au rez-de-chaussée du phare. Sur le plancher, devant moi, une cinquantaine de pages. Futures pages. Pour l'instant, il s'agit plutôt de feuilles volantes. Il y a deux ans, lorsque j'ai commencé à dessiner, je pensais naïvement que des feuilles blanches rangées dans une pochette suffiraient. Il s'avère qu'au-delà de dix pages, je commençais déjà à m'emmêler les pinceaux. J'ai laissé traîner la question du rangement pendant assez longtemps, sous prétexte d'apprécier la poésie des feuilles volantes. Mes dessins font partie d'un tout, mais ont également leur valeur propre si jamais ils se perdent indépendamment des autres. En tous cas, c'est ce que je pensais jusqu'à ce qu'hier un courant d'air traverse le phare, s'engouffre par la porte pour ressortir par la fenêtre au premier étage, dispersant tous mes feuillets au passage, et manquant d'en emporter un à l'extérieur.

Aujourd'hui, je réfléchis à une façon de relier toutes ces pages ensemble, dans un carnet, une boîte, dans un livret ?

Mon regard se perd sur quelques silhouettes dessinées. L'année dernière, nous avons passé deux semaines en Allemagne, à Ebingen, où j'ai fait la rencontre de la villa Haux¹⁰, une villa déplacée sur rails... Pour laisser sa place à une voie ferrée.

Je reconnais ses fenêtres au premier coup d'œil. Contre le mur, à ma droite, une grille en fer forgé est posée contre le mur en pierres. C'est le souvenir que Haux a décidé de nous laisser. En fait, les murs du rez-de-chaussée de Belle-Tout soutiennent toutes sortes de souvenirs, de telle sorte qu'on pourrait oublier, de l'intérieur, qu'ils sont effectivement constitués de pierres. Nous avons notamment emporté toutes les portes de Biserica Olari¹¹, une église de Budapest, quelques semaines après avoir fait la connaissance du Bloc A2. En équilibre entre deux portes, telle une arche, se trouve une voûte en plâtre. Celle-ci est une relique de l'église de Varengville, qui a vu ses autres voûtes détruites car historiquement incohérentes avec le reste de l'architecture. L'église s'est présentée à nous par prévention. Il s'agit d'une construction sur une falaise, qui se sait menacée par l'érosion côtière. D'ici une dizaine d'année, soit elle et son cimetière tomberont dans la mer, soit elle sera sécurisée et déplacée d'une centaine

10. Richard Böklen, Carl Feil, Villa Haux, 1885, Ebingen, Allemagne. Pascal Tonnemacher, « Déménagement spectaculaire de la Villa Haux », *Zak* [en ligne], publié le 1^{er} août 2020.

11. Dumitru Racoviță, Mihai Băcanu, Biserica Olari, 1758, Bucarest, Roumanie. Anonyme, « Olari, une des églises translatées de Bucarest », *Trinitas TV* [en ligne], publié le 13 février 2019.

de mètres pour repousser l'échéance de sa destruction naturelle. Belle Tout comprenait tout à fait les sentiments de l'église. Au phare, donc, nous sauvons par avance une partie de son histoire grâce à ce don qu'elle nous a fait.

Parfois, j'ai l'impression de devoir récupérer toujours plus de choses. Toujours plus d'objets, toujours plus de dessins, plus de vues de mêmes objets, toujours plus de matière pour enregistrer ces histoires singulières, pour témoigner de l'existence de ces curiosités. Parfois, je me demande si ce sont les bâtiments qui s'imposent à moi, qui m'obligent à récupérer leurs fragments, qui exigent de moi de les transformer en fétiches. Parfois, je me demande si ce n'est pas plutôt moi qui me crée ce désir grandissant de tout récupérer. Je trouve de plus en plus difficile le geste de jeter, de laisser des choses derrière moi, comme si abandonner un objet derrière moi revenait à prendre le risque d'oublier son histoire, comme si je n'étais pas prêt à prendre ce risque, comme si à force, dans ce phare, l'idée d'oublier une miette d'histoire me devenait insupportable.

*

2005. Nous revenons d'un voyage de 21 196 kilomètres. Il s'agit de la longueur de la muraille de Chine. Un pèlerinage peut-être impressionnant, voire impossible, à l'échelle humaine, mais le phare a rencontré moins de difficultés. L'histoire de la muraille était passionnante. Chaque année, elle disparaît un peu plus à

cause de l'ingéniosité humaine¹². Et nous avons participé à cette folie avec Belle Tout, récupérant une de ses pierres pour notre collection, tout comme les habitants frontaliers de la muraille récupèrent et revendent des morceaux de la Grande pour construire et renforcer leurs habitations.

Aujourd'hui, nous sommes à Zurich, devant le « bâtiment administratif de la Fabrique de machines Oerlikon », comme je peux le lire au dessus de la porte d'entrée. Ce voyage autour de monde ne suit aucune logique saisissable par l'humain. Mais je comprends que Belle Tout porte un intérêt pour ce lieu, alors je décide de mener mon enquête habituelle.

La première chose qui m'accueille, lorsque j'entre dans le bâtiment, est un tableau d'affichage, à ma droite. Dedans, diverses coupures de presse, une affiche rappelant les règles de sécurité incendie au personnel, et, mis en valeur, bien au centre, une copie d'un permis de construire, sous-titré « permis de déplacement ». Le phare a décidé de revenir aux classiques. Un nouvel immeuble déraciné à ajouter à la collection...

*

2080. La sculpture est à terre, je l'observe, la culpabilité coulant dans mes veines et remontant jusqu'à mon cœur, qui bat de plus en plus vite. Derrière son emplacement, maintenant vide, un cadre affiche une image que je n'avais jamais vue. Il s'agit d'une photographie en

12. Liu Xin, « 30 Percent Of Great Wall Disappears », *Global Times* [en ligne], publié le 29 juin 2015.

noir et blanc, qui commence à peine à tirer vers la couleur sépia. Elle représente un bâtiment assez bas, mais très long, posé en travers d'immenses barres d'acier qui ressemblent à des rails, le tout légendé à l'encre : « Zurich, 2005. »

La photographie n'a rien d'exceptionnel, mais je suis stupéfait de découvrir encore des objets qui avaient échappé à mon observation. Ce phare est un mille-feuille d'histoires.

Ce raisonnement me pousse à ne pas m'arrêter là. Malgré la culpabilité, et même l'inquiétude causée par la destruction de ce buste, une flamme de curiosité se ravive en moi. Je peux peut-être me permettre de déplacer quelques objets, des objets privés depuis bien longtemps de tout contact humain, pour peut-être, découvrir de nouveaux morceaux de l'histoire de ce lieu, des indices. Soudain, connaître l'endroit ne me suffit plus. J'ai désormais envie de le comprendre.

Je replie mon échelle pour la porter à l'étage en dessous. Je la pose contre une porte dégonflée, elle-même posée contre le mur du phare.

Je remonte les escaliers, mu par une confiance dont je peine à comprendre l'origine. Je commence par soulever une petite pile de tuiles (que j'associerai plus tard au toit de l'« Ermitage des Mères de Bucarest¹³ »), mais il n'y a rien en dessous, hormis un cadavre d'araignée. Alors, je m'attaque à plus gros : je décide de déplacer une planche posée sur des caisses en bois. Le tout formait une table de fortune que je n'ai jamais pensé à disséquer.

13. Anonyme, *Ermitage des Mères de Bucarest*, 1725, Bucarest, Roumanie.

Dans les caisses s'entassent environ deux dizaines de jouets en bois. Je suis intrigué par un avion dont la peinture bleue aquamarine s'écaille (d'ici quelques mois, j'y reconnaitrai « Le manège de Petit-Pierre¹⁴ »). Puis, un son brutal. Suivi de deux, trois autres. Des objets qui tombent. Ah.

En bas, l'échelle a glissé, et elle semble avoir causé quelques dégâts.

Quand j'arrive au rez-de-chaussée, la poussière soulevée est encore en suspens. L'échelle a atterri en plein milieu du cercle de cendres. Une porte est tombée avec, et je vois sa poignée détachée terminer sa course au sol contre un gros bris de verre.

Des crayons¹⁵ taillés sont étalés à terre, comme si toute une boîte s'était ouverte et renversée. La boîte en question est restée perchée sur une planche clouée seule au mur, en guise d'étagère. Je n'avais jamais vu cette étagère, qui était auparavant cachée par la porte, porte dorénavant gisant au sol tel un mikado par dessus mon échelle et quelques morceaux de bois au centre de la pièce. Le morceau de bois principal n'est peut-être pas ce que je crois. Je m'accroupis pour le retourner et découvre le visage d'un homme sculpté dans les rainures du ma-

14. Pierre Avezard, *Le manège de Petit-Pierre*, 1937 (à partir de), techniques et matériaux mixtes, dimensions inconnues, La Fabuloserie, Charny-Orée-de-Pusaye.

Cyril Guinet, « Le manège Petit Pierre : comment l'œuvre du Facteur Cheval du Loiret a été sauvée », *Geo.fr* [en ligne], publié le 13 mai 2019.

15. Damien Hirst, *Pharmacy*, 1992, installation, dimensions variables, Tate Modern, Londres. Anonyme, « Un jeune artiste arrêté pour le vol des crayons de Damien Hirst », *Le Journal des Arts* [en ligne], publié le 7 septembre 2009.

tériau. Un morceau de tissu, présentant vaguement la forme d'un t-shirt, est cloué sur son torse¹⁶. Il est arraché au niveau des jambes.

Mon cœur se remet à battre trop vite et trop fort. Curieusement, j'ai l'espoir de remettre les choses en place. Mais, déboussolé par la situation, je commence, contre toute logique, par remettre dans leur boîte les crayons de bois qui étaient restés sur le plancher. Je referme la boîte comme si mon geste venait de faire une grosse différence au chaos que j'avais provoqué moi-même.

La boîte est posée sur un tas de feuilles volantes et poussiéreuses. Sans réfléchir, je prends le tout sous mon bras et sors du phare.

*

2005. Nous avons croisé un autre phare. Comme l'église que nous avons rencontré il y a quelques années, cette tour risque de tomber de la falaise où elle est installée, et subit actuellement des préparations pour être translatée. Cela fait plusieurs mois que nous sommes ici. Ni Belle Tout ni moi n'arrivons vraiment à déterminer ce que nous allons récupérer de ce phare pour notre collection.

*

16. Stephan Balkenhol, *L'Homme sur sa bouée*, 1993, sculpture sur bois, dimensions inconnues, musée de Picardie, Amiens. Maya Derrien, « Un instant au Musée de Picardie, le destin agité de l'Homme sur sa bouée », *Style & Co*, novembre 2020, p. 34-35.

2005. Décembre. Les travaux de Cape Hatteras Lighthouse¹⁷ sont à l'arrêt. Je commence à comprendre que Belle Tout va rester là un moment, le temps de comprendre ce que sera le dénouement de la situation. Je me suis donc installé une table en extérieur, pour dessiner des paysages, la côte, le phare, et redessiner quelques pièces de notre collection. Je n'ai toujours pas trouvé le moyen de relier ces dessins entre eux. Je n'ai même pas essayé d'acheter une pochette ou de les rassembler dans une enveloppe. Après tout, il s'agit un peu du carnet de bord de notre aventure, et j'aurais aimé trouver une solution pour rendre tout ce travail cohérent et sensé.

*

2006. Ces dernières semaines, j'ai pris l'habitude, chaque jour, de me rendre, d'abord à pieds, puis à vélo, à Rodanthe, une ville proche de mes deux phares, sur le cap. J'y ai rencontré quelques personnes, qui n'ont jamais porté d'intérêt à mon histoire, mais m'ont offert un travail.

Sans le voyage, la solitude dans le phare commençait à devenir pesante. Alors, j'ai décidé de laisser à Belle Tout le temps qu'il désirait, pendant que je construis mon aventure temporaire à Rodanthe.

Je me suis également mis à la photographie.

17. Dexter Stetson, *Cape Hatteras Lighthouse*, 1803, Îles Hatteras, Caroline du Nord, États-Unis. « In 1999, with the sea again encroaching, the Cape Hatteras lighthouse had to be moved from its original location at the edge of the ocean to safer ground. » Anonyme, « Cape Hatteras Lighthouse », *Wikipédia* [en ligne], publié le 6 avril 2004.

2082. *Après avoir saccagé l'intérieur du phare, je n'ai plus jamais osé y retourner.*

Au premier buste brisé, une pensée m'avait pourtant bien traversée : « je pourrais peut-être le recoller ? ».

Puis, quand, après avoir déclenché mon petit effet domino, j'ai refermé la porte du phare derrière moi, j'ai entendu un énorme fracas, que j'ai attribué à la chute probable des étagères du hall. Les innombrables bruits de bris de verre qui se sont élevés à ce moment ont résonné dans mes oreilles jusqu'à ce que je rentre chez moi.

D'une certaine manière, après avoir visité l'étage de la lanterne, je me suis dit que j'avais enfin fait le tour du lieu. « Je pourrais me déplacer les yeux fermés dans ce lieu », disais-je. Je pense qu'une partie de moi s'est sentie autorisée à mettre fin à cette exploration, de la manière la plus radicale qui soit, comme si, après avoir observé la fourmilière assez longtemps, je décidais de partir, non sans oublier d'y mettre un grand coup de pied avant de me sauver en courant. Peut-être qu'une petite partie de moi voulait garder cette découverte juste pour moi, et refusait de partager cette expérience avec de potentiels visiteurs futurs.

Ce n'était pas mon seul méfait. J'étais également parti avec ce tas de feuilles, trouvé sous la boîte en fer.

Je me souviens être rentré chez moi, l'avoir jeté en vrac dans une armoire, cornant quelques feuillettes au passage, et ne pas y avoir retouché avant plusieurs mois.

Il y a environ un an, alors que je rêvassais de cette aventure, je me suis rappelé avoir vu des ombres. De réelles ombres ? Je me souvenais de l'atmosphère particulière du phare, sombre et obscure, certes, mais pas d'ombres qui seraient venues hanter mes visites. Des photographies, peut-être ? Il y avait quelques cadres accrochés dans le phare, contenant des photographies délavées et en cours de décomposition, mais j'étais incapable de me souvenir de ce qu'elles représentaient sur leur surface. Je me suis alors décidé à rouvrir ce placard dans lequel j'avais enfermé mon secret, mes feuillets volés, la clé de voûte de mon expérience.

Il ne s'agissait pas que d'un tas de feuilles. C'était un tas conséquent de dessins. Les ombres.

Le collectionneur du phare était un dessinateur, qui avait soigneusement consigné les ombres de ses fétiches au fur et à mesure que sa collection se construisait.

*

2082. Juin. Cela fait plusieurs soirs que je m'endorms sur ma table de travail, tête la première dans les feuillets, les photocopies des feuillets, les mains noires d'encre, des post-it d'annotation éparpillés sur le mur devant moi.

Depuis quelques semaines, je recolle les morceaux de l'histoire. Je crois avoir compris l'histoire du collectionneur. Du gardien.

J'ai écrit son histoire. Aujourd'hui, je m'attelle à la valorisation de son travail, ses dessins qui lui servaient de carnets de bord, de points d'ancrage, et qui me servent

aujourd'hui de preuve que tout ceci c'est réellement passé. Le gardien a créé un musée. Un musée mobile. Ses dessins sont le prolongement de ce musée, ils contiennent en puissance toutes les histoires qui accompagnent ces objets, que j'ai côtoyés pendant plusieurs semaines et laissé derrière moi comme un voleur.

Je ne sais pas encore pour qui je le fais, mais j'aimerais prolonger cette histoire. Terminer le travail du gardien. Donner une forme et une utilité à ce carnet.

Je travaille à la constitution du catalogue raisonné de la collection du phare.

*

2015. Cape Hatteras Lighthouse est tombé. Depuis quinze ans, je suis le gardien d'un phare en mouvement, dont la course me semblait éternelle.

Depuis quinze ans, nous avons, sans étaler nos états d'âme, récolté les fragments et les histoires de pièces touchées dans leur intégrité, de pièces détruites, de pièces enfermées, cachées, copiées, déplacées.

Mais depuis dix ans, je suis le gardien d'un phare immobile, qui accompagne un autre phare dans la fin de son existence.

Cela fait un an que je suis revenu à l'intérieur du phare en permanence, abandonnant mon travail et la vie fictive que je m'étais construite à Rodanthe, où personne ne s'intéressait à mon histoire, ni à mon présent, d'ailleurs. Je me suis rendu compte que j'étais trop lié à ce phare pour faire semblant que je pouvais vivre ma propre vie et l'abandonner en attendant qu'il daigne se remettre en route.

Je l'ai retrouvé comme un vieil ami, et, comme un ami, ai décidé d'attendre avec lui.

Nous avons vu la chute du Lighthouse. C'était un lendemain de tempête qui avait fragilisé la langue de craie sur laquelle le phare était posé, il s'élançait une dizaine de mètres au-dessus de la mer, en faisant semblant d'ignorer les lois de la physique. La craie s'est détachée comme un bloc de glace se détache d'un iceberg à la fin de l'été caniculaire. Le tout aurait pu être avalé en un seul morceau par la mer, sans faire de vague, que cela ne m'aurait pas étonné. Mais la craie s'est brisée en deux sous le phare, remontant autour du bâtiment qui s'est écrasé à sa suite. L'étage de la lanterne s'est décroché en heurtant la paroi. La lanterne a disparu dans les vagues. Des morceaux du Lighthouse s'érigent toujours en bas de la falaise, en attendant que le sel et l'eau les érodent à leur tour.

Je suis rentré dans Belle Tout pour m'asseoir, et je l'ai senti se remettre en route. Pour une vingtaine de mètres seulement. Belle Tout s'éloignait du bord de la falaise pour se protéger du sort de son compère, mais ne comptait pas repartir en voyage.

*

2015. Juin. Le sol penche. De 5° vers la gauche, puis il revient à l'horizontale. De 5° vers la droite, et à l'horizontal à nouveau.

Je suis allongé sur le sol, je laisse mon corps glisser doucement sur le plancher au fil de ce balancement. Je me retrouve allongé en bas de l'escalier, escalier qui longe le

mur, en colimaçon, sur plusieurs étages, avant d'arriver tout en haut, au niveau de la lanterne. Je suis le gardien d'un phare capable de marcher.

Belle Tout s'arrête vingt mètres plus loin, toujours un peu plus loin de la falaise, fuyant à son rythme l'érosion de la côte sur laquelle il a décidé de poser définitivement ses valises.

Depuis 2015, je suis le gardien d'un phare capable de marcher, mais qui a décidé d'arrêter de voyager. Un phare qui a décidé de commémorer son alter ego, emporté par les éléments il y a quelques mois de cela. Un phare qui décidera par lui-même, un jour, de s'enraciner sur cette côte, et de se laisser à son tour emporter par le temps.

MERCI À MA FAMILLE BIOLOGIQUE
AINSI QU'À MA FAMILLE DE CHOIX.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE :

TEXTE COMPOSÉ EN E. B. GARAMOND.

LE PHARE, LEAN KEEPER, 2021.